

De l'association dite « libre » en psychanalyse. Une monstration

François Peraldi

Volume 22, Number 1, Spring 1986

« ça me fait penser »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036882ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036882ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Peraldi, F. (1986). De l'association dite « libre » en psychanalyse. Une monstration. *Études françaises*, 22(1), 83–93. <https://doi.org/10.7202/036882ar>

De l'association dite «libre» en psychanalyse. Une monstration

FRANÇOIS PERALDI

Pour parler de l'association «libre», comme on l'appelle parfois en psychanalyse, non sans une certaine ironie plus ou moins involontaire, il conviendrait sans doute de faire une première distinction entre «association» et «association libre». Comme elle est exposée de façon suffisamment claire dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* de Messieurs Laplanche et Pontalis, je ne m'y attarderai pas, sauf pour rappeler que l'«association» est un concept dérivé du langage de la psychologie associationniste et qu'elle n'a épistémologiquement aucun rapport avec l'«association libre» qui ne prend son sens et sa portée qu'à partir de la pratique psychanalytique et de la théorie du signifiant et de l'autonomie symbolique qu'elle suppose et qui ont été si fortement articulées par Lacan.

Cette position de l'autonomie du symbolique est la seule qui permette de dégager de ses équivoques la théorie et la pratique de l'association libre en psychanalyse. Car c'est tout autre chose d'en rapporter le ressort à la détermination symbolique et à ses lois, qu'aux présupposés scolastiques d'une inertie imaginaire qui la supportent dans l'associationnisme, philosophique ou pseudo-tel, avant de se prétendre expérimental¹.

Je ne rappellerai que pour mémoire la triple origine convergente de la loi de libre association, qui ne saurait d'ailleurs se concevoir sans sa contre-partie : l'attention flottante, à laquelle il ne faudrait pas croire

1. Jacques Lacan, «Au-delà du principe de réalité», *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

qu'il soit si facile de se plier. Il fallut à Freud tout le respect que, le premier, il sut manifester à l'endroit de la parole de ses patients, pour qu'il acceptât de les écouter sans les interrompre, après qu'Emmy Von N. eut protesté contre les pressions qu'il exerçait sur elle en lui déclarant «qu'il ne fallait pas toujours demander d'où provient ceci ou cela mais la laisser raconter ce qu'elle a à dire²». C'est d'ailleurs à cette même époque (1895-1900³) que Freud devait découvrir que ce n'était pas tant dans les souvenirs eux-mêmes qu'il découvrirait les «réminiscences pathogènes», que dans les rebuts du discours qui les porte : «les lapsus du langage et ratés de l'action⁴», tout autant que les innombrables tropes qui permettent d'étiqueter les mécanismes mêmes de l'inconscient. À la parole de l'analysant libérée des contraintes de la cohérence sémantique et des exigences du récit par la loi de libre association, répond la loi de «non-omission» et de «non-systématisation» à laquelle l'analyste doit savoir se plier pour autant que son désir soit d'entendre.

Ces lois, Freud les a illustrées de mille exemples dans les trois grands ouvrages où il expose ce qu'est l'inconscient : *l'Interprétation des rêves*, *Psychopathologie de la vie quotidienne* et *le Mot d'esprit dans son rapport avec l'inconscient* — second lieu d'origine de la méthode de libre association comme règle fondamentale.

La troisième origine vaut la peine d'être soulignée pour rappeler, une fois encore, la dette de Freud et de la psychanalyse à l'égard de la littérature. Surtout parce qu'à Montréal, oublieux des origines de la psychanalyse et du sens de la découverte freudienne, soucieux de s'assurer d'une respectabilité médicale et pseudo-scientifique indue, nombreux sont les psychiatres, supposément psychanalystes qui, à la suite d'un Dr Gauthier, dernier en date à avoir manifesté publiquement une telle position⁵, crachent sur ce qu'ils appellent avec mépris «la psychanalyse littéraire» pour lui opposer leur orthopédie psychologisante du «moi», toute imprégnée de l'idéologie médico-technocratique aujourd'hui triomphante.

Dans un petit texte récemment traduit en français, «Préhistoire de la technique analytique⁶», Freud évoque l'écrivain favori de son adolescence, Ludwig Börne, dont il avait reçu en cadeau, à l'âge de qua-

2 Sigmund Freud et Josef Breuer, *Études sur l'hystérie*, Paris, P U F , p 48

3 Époque où nous situons l'invention de la psychanalyse et la découverte de l'inconscient

4 Jacques Lacan, *op cit*

5 Je pense précisément au Colloque organisé à l'automne 1984 par l'Institut Albert-Prévost dans le but de célébrer les noces morganatiques de la psychiatrie et de la psychanalyse et à la bénédiction de l'indissolubilité de leurs liens proférée par le Dr Gauthier dans son discours de clôture devant un public, il faut le dire, en partie sidéré

6 Sigmund Freud, *Résultats, idées, problèmes*, Paris, P U F , 1984

torze ans, un livre de nouvelles qu'il devait toujours conserver dans sa bibliothèque, «le seul datant de ma jeunesse», devait-il écrire cinquante ans plus tard. Pendant de longues années, le souvenir de ces nouvelles «n'avait cessé de ressurgir dans ma mémoire sans raison évidente», à l'exception de celui d'un texte très court, «L'art de devenir un écrivain original en trois jours», pourtant contenu dans le livre, et sur lequel Ferenczi devait attirer son attention. À sa grande surprise, Freud devait y retrouver «quelques pensées qu'il avait lui-même toujours cultivées et défendues» et qu'il croyait être de son cru. Notamment le conseil «pratique» de la fin de l'article.

Et voici maintenant la mise en pratique promise. Prenez quelques feuilles de papier et transcrivez trois jours durant, sans tricherie ni hypocrisie, tout ce qui vous passe par la tête. Écrivez ce que vous pensez de vous-même, de vos femmes, de la guerre contre les Turcs, de Goethe, du procès criminel de Fonk, du Jugement Dernier, de vos supérieurs — et au terme de ces trois jours vous n'en reviendrez pas d'avoir eu tant d'idées neuves et inouïes. Tel est l'art de devenir en trois jours un écrivain original.

Et Freud de conclure, non sans quelque nostalgie sans doute. «Il ne nous semble donc pas exclu que cette référence ait peut-être dévoilé cette part de cryptomnésie qu'en de si nombreux cas il est permis de présumer derrière une apparente originalité.»

Les surréalistes, on le sait, ont voulu suivre à la lettre ce conseil dans leur essais d'écriture automatique. L'embarras de Freud, lorsqu'ils voulurent reconnaître en lui un maître, a peut-être tenu à ce qu'ils méconnaissaient, ce faisant, la dimension du transfert qui fournit à l'association libre son cadre, ses limites et son contrepoint nécessaire, l'attention flottante, pour constituer cet espace d'écoute et de parole proprement analytique que Michèle Montrelay a judicieusement nommé le champ flottant des signifiants⁷.

Je voudrais apporter ici deux exemples cliniques d'association libre dans le travail analytique. Je les ai choisis afin de montrer que le jeu des signifiants dans la chaîne se joue non seulement du contenu sémantique des énoncés, mais qu'il peut même se jouer de la différence des langues et s'avérer, en quelque sorte, translinguistique.

Monsieur Schmidt est originaire d'Autriche où il a vécu jusqu'à l'âge de deux ans, avant de venir s'installer avec sa famille en France. À l'âge de six ans il a dû aller à l'école et apprendre le français, tout en continuant à parler l'allemand dans sa famille. Ce changement de langue s'est opéré en 1962, date qui constitue pour Monsieur Schmidt un point de retournement tout à fait crucial dans son histoire de sujet. Tous ses souvenirs-clés convergent vers cette année. En particulier, le souvenir de s'être brusquement détourné de son père. Il est alors passé, pourrions-nous dire, d'une version du père à une autre (deux

7 Dans son séminaire sur la sexualité masculine tenu à Paris en 1982.

en fait), et il s'est retrouvé sous la coupe d'une mère autoritaire. De ces femmes dont on dit qu'elles portent la culotte.

La période qui précède 1962 fut en partie reconstituée pendant l'analyse. Elle permit à Monsieur Schmidt de retrouver un attachement profond à ce père qu'il croyait avoir toujours complètement ignoré. Il devait, entre autres choses, retrouver le souvenir des histoires que son père lui racontait, surtout celles des aventures de Renart et d'Isengrin. L'une d'entre elles l'avait toujours intrigué. Il s'agit de l'épisode où Renart enseigne à Isengrin qui a faim, car la scène se passe en hiver, à pêcher. Il le mène au milieu d'un lac gelé, creuse un trou dans la glace, attache un seau à la queue d'Isengrin et plonge le seau et la queue dans le trou en lui disant d'attendre, que le poids des poissons qui vont venir dans le seau lui indiquera le moment où il devra retirer sa queue de l'eau. Isengrin attend. Au bout de quelque temps, il entend venir des chasseurs. Terrifié, il veut se sauver, mais la glace s'est refermée sur sa queue qu'il doit abandonner pour sauver sa vie.

Histoire de «castration imaginaire» s'il en est, surtout lorsqu'on sait que le père de Monsieur Schmidt était chasseur tout autant que pêcheur. Toutefois, pour une raison énigmatique, il avait jugé bon d'ajouter à la fin de l'histoire que son fils aimait lui entendre raconter, un petit épilogue de son cru qui ne laissait pas de surprendre ce dernier. Après avoir décrit Isengrin s'enfuyant piteusement sans sa queue, il concluait : «et c'est ainsi que les loups sont devenus des chiens». Étrange déni de la castration qui devait en quelque sorte se retourner contre cette version du père aimant et aimé, mais incapable de soutenir sa place d'agent de la castration symbolique de son fils. Effectivement, en 1962, le père dut être opéré — probablement d'un cancer du rectum — et Monsieur Schmidt a gardé une image très vive de son père «gisant dans une baignoire» à l'hôpital et très affaibli. La «baignoire» devait s'avérer être une image qui condensait le souvenir du lit d'hôpital avec les deux planches de bois qu'on mettait de chaque côté afin d'empêcher les malades trop affaiblis de tomber du lit, et le lac où Isengrin avait perdu sa queue. Monsieur Schmidt acquit alors la certitude que si son père niait la castration d'Isengrin, car de toute évidence les chiens ont des queues comme les loups, c'est qu'il était lui-même castré. Mais castré par qui? comment? et pourquoi en 1962?

C'est à cette époque que surgit un autre souvenir à propos de cette année 1962. Il s'agit d'un voyage en Italie et d'un séjour au bord du lac de Côme. C'est le premier grand voyage que Monsieur Schmidt ait fait avec ses parents depuis son arrivée en France. Il conserve de ce voyage un certain nombre de souvenirs — un peu, dit-il, comme dans un album de photographies :

— Des souvenirs heureux : la Citroën noire de ses parents, une promenade en bateau sur le lac, une course en ski nautique sur un plan d'eau, un foulard qu'on lui offre et une promenade seul avec sa mère

au bord du lac où il verra deux cygnes ;
— des souvenirs désagréables : une personne (il découvrira longtemps après que c'était une femme) qui s'est coupé le pied sur un tesson de bouteille. Elle saigne et se lave le pied dans une fontaine de pierre en face de la maison qu'il habitait avec ses parents. On lui montre des vaches au cours d'une promenade en voiture, il a peur et, lorsqu'il remonte en voiture, il vomit. Par la suite, il sera souvent malade en voiture. Il visite une cave où l'on fait du cidre et l'odeur du moût l'écoeure.

Tout ce voyage s'est déroulé dans un contexte désagréable pour lui, il se souvient surtout de son désarroi et de son inquiétude.

En racontant le souvenir du pied coupé, Monsieur Schmidt avait d'abord employé le mot «auge», une «auge de pierre», mais il s'était immédiatement corrigé en disant : «non, plutôt une fontaine de pierre». J'avais souligné ce lapsus, cette incongruité dans la chaîne de son récit, et il m'avait répondu en s'étonnant d'avoir employé le mot «auge» qui évoque quelque chose de dégoûtant, alors qu'en fait la fontaine était parfaitement propre et son eau si pure que les habitants du village venaient s'y désaltérer.

Je pensai qu'«auge», en français, désigne la mangeoire des porcs. Mais je conservai cette association par-devers moi en me disant qu'elle était à ce moment-là la mienne, tout autant que celle de la langue.

Il remarqua qu'en dehors du souvenir de la cave à cidre, il n'avait aucun souvenir de l'intérieur de la maison où il avait logé pendant ce voyage. Il se souvint qu'il venait se laver le matin à la fontaine, mais pas de la chambre où il avait dormi.

Revenant sur l'opposition auge/fontaine, il s'est alors demandé ce qui avait bien pu lui paraître dégoûtant dans ce voyage, alors que la plupart des souvenirs qu'il en conservait, vus de l'extérieur, étaient si beaux : «par exemple, cette promenade avec ma mère au bord du lac où elle me montre les deux cygnes qui nagent de concert et qui m'émerveillent. Je n'en avais jamais vu. Ma mère me dit que c'était un papa-cygne et une maman-cygne».

— «Comment dites-vous cygne, en allemand ? lui demandai-je».

— «Schwann».

Il resta un long moment silencieux, puis il ajouta : «c'est sûr que *Schwann* me fait penser à un mot qui m'était beaucoup plus familier (son oncle était fermier) et qui, lui, comporte quelque chose de dégoûtant, c'est *Schwein*, cochon. Sous cette image idyllique du papa-cygne et de la maman-cygne nageant côte à côte, animés des mêmes ondulations du corps, il y a celle, dégoûtante, des cochons».

— «Qu'on retrouve, lui fis-je alors remarquer, dans l'«auge» où vos parents et vous-même vous laviez chaque matin et où quelqu'un a lavé sa blessure.»

Il se souvient alors que la blessure au pied n'appartenait pas à ce voyage en Italie, mais à une petite excursion qu'il avait faite l'année d'avant sur les bords de la Moselle, non loin de la petite ville où sa famille s'était installée. En fait, cette blessure constituait un chaînon intermédiaire entre les récits de castration du père (Isengrin) et un fantasme qui prit l'Italie pour cadre et tient dans le jeu signifiant *Schwann/Schwein*.

Lors de la séance qui suivit l'émergence du signifiant *Schwann/Schwein*, monsieur Schmidt raconta le rêve suivant :

Je suis dans une salle à manger avec ma femme. Dans un coin il y a un nid d'araignées troué de part en part. En regardant par l'un des trous, on peut s'aligner sur l'autre trou et regarder à travers le nid qui a la forme d'un fuseau. Les deux trous sont faits pour entrer et sortir.

Puis, je suis au centre de la pièce et, au plafond, descendent une, puis deux araignées suspendues à leur fil. Ce sont des mygales, leur corps est très velu.

L'attention des personnes qui sont là est concentrée sur cet événement. L'une des araignées est un mâle, l'autre est une femelle. On va assister à une copulation.

Il s'agit d'une situation peu courante sur une table à dîner. Tout le monde est intéressé et je vais chercher mon appareil photographique.

Après avoir réfléchi quelques instants, Monsieur Schmidt — se mettant en quelque sorte à ma place — ajouta :

Un analyste bien doué remarquerait sans doute que si je ne me souviens pas de l'intérieur de la maison en Italie, ou du moins de la chambre où je couchais, c'est probablement parce que j'ai refoulé quelque chose, quelque chose de dégoûtant que je ne veux pas voir et que ce quelque chose ré-apparaît sous une forme à peine déguisée dans le rêve : c'est une copulation, une scène d'accouplement que j'aurais observée à travers un trou, un trou de serrure peut-être ? Le problème, c'est que ça ne m'apprend rien. Le résultat est décevant. J'ai le souvenir de mes parents venant de terminer de faire quelque chose sous les draps bien avant le souvenir du lac de Côme, à l'époque où je couchais encore dans leur chambre.

Je n'acquiesçai ni ne m'opposai à son intervention, mais je remarquai, par-devers moi, qu'elle me paraissait trop facile, trop axée sur des analogies de situations, d'une part, et sur mon savoir supposé, d'autre part (la scène primitive, etc.), en un mot, plus explicative et séductrice qu'associative, au sens où l'association est ce qui mène de *Schwann* à *Schwein* et non de l'accouplement attendu des mygales à celui supposé des parents.

Je tus également une autre association que j'avais faite lorsqu'il avait parlé des trous du nid d'araignée par lesquels on pouvait voir

à travers le nid. Le mot *auge* pouvait en effet faire penser au mot allemand *auge* qui signifie «œil». Il pouvait alors s'enchaîner aux deux trous du nid et à l'appareil photographique. «Auge», pris comme signifiant, noue les «cochonneries» à l'«œil» comme lieu d'investissement érotique, en rapport avec la pulsion scopique et le regard comme objet *a*. En un sens, en ce point, et pour reprendre en l'illustrant la définition lacanienne du signifiant qui est «ce qui représente le sujet pour un autre signifiant», on aurait pu dire qu'à ce moment-là de son analyse, «auge» représentait Monsieur Schmidt, comme sujet, pour «auge».

Monsieur Schmidt a quitté cette séance un peu déçu. À la séance suivante il a apporté un autre rêve mais, avant de m'en faire le récit, il me fit part de son sentiment de perdre son temps, de vouloir «décrocher» (un autre signifiant qui s'avérera très important quelques années plus tard) de l'analyse, de n'être plus intéressé, de ne pas voir où ça le menait, de perdre son argent, etc. C'est, dit-il, pour ne pas rester silencieux et ne pas perdre le coût de sa séance, qu'il me racontera son rêve.

Je me suis fait couper les cheveux, ce n'est pas ma femme qui me les coupe, mais quelqu'un d'autre, un factotum de l'endroit où je travaille qui fait un peu de tout.

Le résultat final est décevant parce qu'il me fait une tonsure, même pas à l'endroit normal, celui où j'ai un début de calvitie, mais sur le sommet de la tête. Je m'en rends compte et je suis emmerdé, mais je me console en me disant que ça passera peut-être pour une calvitie. Je ne suis pas obligé de le payer puisque c'est raté, mais je lui donne deux dollars à titre de pourboire en pensant, compte tenu du résultat, que c'est trop cher parce que c'est mal fait.

La seule association qu'il apporte sur le rêve est son étonnement de voir la calvitie déplacée car il n'a jamais eu un manque de «poils» à cet endroit-là.

C'est à partir de mes associations, dans le champ flottant des signifiants où les signifiants de l'analyste surgissent parfois sous l'impact des signifiants de l'analysant, que j'amorçai une interprétation du rêve. «Deux dollars» était la somme dont j'avais augmenté le prix des séances un mois auparavant. Je pensai que ce rêve m'était adressé et qu'il s'agissait d'un rêve de transfert.

On sait que si l'on reconnaît au transfert d'être avant tout une résistance — c'est ainsi que Freud le définit — on ne manquera pas de le voir se manifester aux moments où les chaînes signifiantes tendront vers un lieu de plus grande souffrance pour le sujet. «Comment peut-on mieux réussir à ne rien dire à quelqu'un qu'en lui disant qu'on l'aime», fait remarquer Lacan dans le séminaire sur le transfert⁸, «ou qu'on ne l'aime pas» ajouterais-je dans le cas présent.

8. Une transcription admirable de ce séminaire est en cours : voir «Après» chez D. Arnoux, 47 rue Claude-Bernard, Paris 75005.

Par ailleurs, Monsieur Schmidt avait dit — à propos de l'interprétation du rêve qu'il avait faite à ma place — «ça ne m'apprend rien, le résultat est décevant».

Je lui fis remarquer que son rêve avait peut-être deux fonctions : «D'une part, il fait état de votre mécontentement à mon égard : les deux dollars que vous payez en plus (pourboire) sont trop chers parce que, compte tenu du résultat (l'interprétation qu'un psychanalyste bien doué aurait faite de votre rêve), c'est raté. Mais, d'autre part, il attire l'attention sur ce sur quoi, dans le rêve des mygales, vous n'aviez pas associé et dont votre mécontentement à mon endroit vous détourne : les «poils» *versus* le manque de «poils».

«Effectivement, répondit aussitôt Monsieur Schmidt tout excité, je trouve les poils particulièrement dégoûtants. Je ne supportais pas de voir les poils me pousser à la mauvaise place — je veux dire au pubis — et, pendant longtemps, je les ai arrachés. La vue des poils du cul ou du sexe des femmes soulève en moi un dégoût encore très fort.»

Nous étions repartis sur une nouvelle chaîne associative qui devait nous mener non pas vers la scène primitive (fausse piste, du moins en ce qui concerne sa tentative d'interprétation du rêve des mygales), mais vers la castration, en deçà de celle du père, de la mère. Ce qui est tout autre chose.

Le transfert ne s'assouplit pas toujours de cette façon et les chaînes d'associations significantes — dont il a pu apparaître que la liberté est en fait «surdéterminée» par la structure même du signifiant et les lois de son ordonnancement — mènent parfois à des fantasmes inconscients si insupportables quant au désir qu'ils révèlent en le couvrant de leur voile que l'analysant préfère fuir l'analyse pour peu que quelque chose dans la réalité vienne conférer au transfert — toujours imaginaire — un «poids de réel» par trop angoissant. Tel fut le cas de John.

John est un analysant que j'ai connu en Europe. Il venait d'un pays d'Afrique du Sud et, quoique sa langue maternelle fut l'anglais, il s'exprimait en français avec une grande aisance. Son entrée en analyse s'est faite sous les auspices d'une tendance compulsive et douloureuse à la jalousie à l'endroit des femmes qu'il aimait, doublée d'une intense culpabilité à propos d'un retournement dans son existence dans lequel il voyait la marque la plus évidente de son abjection aux yeux de tous : il avait quitté la communauté religieuse à laquelle il avait appartenu pendant dix ans, à la suite d'une ténébreuse affaire de vol dont je n'aurai pas à parler ici, mais dont je dirai toutefois qu'elle l'avait placé dans une situation très délicate vis-à-vis de cette communauté. Aussitôt après l'avoir quittée, il avait eu une première maîtresse dont la frivolité devait faire s'embraser en lui tous les feux de la jalousie. Mais l'affaire tourna court car il dut quitter son pays pour venir s'installer en Europe où

il épousa une femme qu'il aimait bien mais ne désirait guère, ce qui lui procurait une quotidienneté tranquille. Il poursuivit en France sa carrière de musicien et de compositeur pour l'orgue.

Dans le registre de l'Imaginaire, c'est un Don Juan de style anglo-saxon, quant à l'allure, j'entends. Il lui faut toutes les femmes et il est hanté par la nécessité de les séduire, de les baiser et de les jeter dans une série de mises en scène dignes du *Journal d'un séducteur*⁹.

Toutefois, au fur et à mesure de l'enroulement répétitif de la spire de son désir, quelque chose apparaît à la fois dans ses souvenirs d'enfance, lents à ressurgir au gré des enchaînements signifiants qui les accrochent, et dans ce qu'il dit de ses conquêtes successives. Ce quelque chose est un regard fixé lubriquement et de manière concupiscente sur son cul.

Il devait longtemps refuser ce retour du même dans la révolution des spires de ses conquêtes, jusqu'à ce qu'advienne une séance, assez éclairante pour que je la rapporte ici, et sans doute assez véridique à ce moment-là de son analyse pour qu'il cessât de se dérober devant ce désir qui réapparaissait — très fugitivement — à chaque révolution de sa demande d'amour.

Il évoquait ce jour-là son impossibilité de composer une petite pièce d'orgue qui lui avait été commandée quelque temps auparavant par une station de radio et qu'il devait enregistrer lui-même sur les grandes orgues de l'église de la Trinité à Paris. L'un de ses fantasmes, à cette occasion, était qu'au moment de l'enregistrement qui devait se faire lors d'un concert public, j'entrerais dans l'église et, reconnaissant sa musique par tout ce qu'il m'en avait dit, je m'écrierais, partagé entre l'indignation et l'admiration, tourné vers les orgues où je ne l'aurais vu que de dos : «Quelle audace de venir jouer dans une église après tout ce qu'il a fait, mais tout de même, quel as !» Il s'interrompt et j'en profitai pour reprendre presque comme en écho ses deux derniers mots : «*what an ass !*» (Quel cul ! ou quel âne !)

Il en eut pour un instant le souffle coupé, puis il acquiesça, atterré, en me faisant remarquer qu'il avait été surpris de s'entendre employer cette expression qu'il n'emploie jamais car il la trouve un peu vulgaire. Puis d'ajouter ensuite que ce même «*ass*» se trouvait également dans «audace» et d'en commenter l'insistance dans la phrase qu'il m'avait attribuée.

Du matériel nouveau apparut où son cul (*his ass*), devenait de façon de plus en plus évidente le centre d'attraction non seulement du regard des femmes, à commencer par une jeune bonne qui s'était beaucoup occupée de lui lorsqu'il était enfant et sur les genoux de laquelle il adorait s'asseoir, mais aussi, et c'était beaucoup plus terrifiant, du

regard des hommes et, en particulier, des Noirs qui travaillaient sur la petite plantation familiale. Tous ces souvenirs étaient doublés de la crainte imprécise d'être violé. Crainte probablement renforcée par ce qui pouvait se dire des Noirs dans ce pays profondément raciste. Toutes ces scènes remémorées — sur une barque, près d'un bananier, etc. — réapparurent à l'appel de tel ou tel signifiant dont il fallut, pour qu'ils puissent jouer leur rôle d'ancrage symbolique, qu'il les retrouvât dans sa langue maternelle, même quand il utilisait le français comme cadre de leur énonciation. Tel cet «*ass*» que l'on retrouve dans quel *as!*, quel *audace!* je suis *assis* sur les genoux de Liz (la bonne de son enfance), Ahmed *Hassan*, le jardinier au regard supposément concupiscent, etc.

Nous pouvons remarquer au passage que pour le névrosé, l'accès à la sexualité sado-masochiste, et peut-être d'ailleurs à la sexualité tout court, est tout entier médiatisé par le langage et la parole, codifié par le symbolique au sein du foisonnement de l'Imaginaire. Le névrosé est tout entier pris dans les rêts du langage, et tout ce qu'il peut en être du champ extrêmement diversifié de la sexualité, que j'ai appelé ailleurs *polysexualité*, ne peut lui apparaître que sous les espèces de fantasmes articulés en phrases, en scénarios (comme chez Sade) et frappés de refoulement. Agir sexuellement est presque toujours impossible ou, sinon, vécu sur le mode de l'*acting out*, de la transgression. Hors du langage, de l'ordre des échanges qu'il exige sous l'espèce d'un assujettissement aussi précis que complexe, point de salut pour le névrosé qui ne vit son rapport à son propre corps ni dans le registre de l'assomption du génital ni dans la tentative de saisie d'un objet toujours en fuite, mais par le biais toujours frustrant de la demande qui peut, tout au plus, si l'on en croit Piera Aulagnier, «se conjoindre au désir de l'autre dans l'instant orgasmique». Plaisir fugitif, jouissance aussitôt perdue qu'entre-aperçue et qui le contraint au cycle infini d'une demande surcodée.

John, quant à lui, malgré le travail sur son fantasme du regard concupiscent posé sur son cul, devait continuer à nier avec l'énergie la plus extrême l'existence même du transfert qu'il avait développé à mon endroit, tant était grande pour lui la menace de voir surgir une dimension plus refoulée encore de son désir, d'être violé analement par ceux-là mêmes dont il sentait le regard posé sur lui. Tout son Moi machiste et donjuanesque devait s'avérer n'être qu'une formidable défense contre les formes plus archaïques, pré-génitales, de sa sexualité, mais il ne pouvait le voir s'effriter dans l'analyse sans se sentir menacé de mort.

Je n'entrerai pas ici dans la suite longue et complexe de cette analyse, sauf pour indiquer qu'au moment même où le voile du fantasme était sur le point de se déchirer sur le sombre et brûlant objet de son désir, un ensemble de circonstances fortuites — une conférence

que je fis sur Sade et à laquelle il assista, un tableau qui me fut offert à cette occasion et qu'il vit dans mon bureau — le convainquirent que j'étais un sadique pratiquant et cette brusque émergence d'un semblant de «réalité» dans son fantasme le fit se sentir courir un tel danger avec moi, puisque je risquais à ses yeux de passer à l'acte dans le Réel pour satisfaire son désir masochien (j'entends par là qui a structure de fiction plutôt que d'être une pratique prise dans un processus de désubjectivation par la souffrance¹⁰), qu'il interrompit brusquement son analyse — c'est-à-dire le travail d'association libre — sous prétexte, me dit-il en partant, que le transfert n'avait jamais pu se développer entre nous. Dénégation massive de la résistance transférentielle qui ne put être abordée à temps et sans l'ouverture de laquelle aucune terminaison de son analyse n'aurait pu être envisagée, la chaîne associative est restée en quelque sorte en suspens au point même où le transfert inconscient a exercé sa fonction de fermeture, en coupant dans ce cas-ci le flux associatif.



Saul Steinberg, *The Passport*,
New York, Harper & Bro-
thers, 1954

10 J'ai précisé cette distinction essentielle entre masochien et masochiste dans «L'entre-deux-morts», *Frayages I*, Montréal, 1984